

L'AVEU !

Pourquoi te vois-je triste ainsi qu'un jour d'orage.
JOS.-H. DUGAS.

Un jour je fus heureuse et fis un si beau rêve
Que mon âme ravie à ce premier bonheur,
Crut jamais ne voir fuir, ni jamais voir de trêve,
A cette illusion que nourrissait mon cœur.

Mais dans un beau ciel clair sourient un noir nuage,
Vient courrir de son ombre un coin du lac d'azur ;
L'horizon s'assombrit, tout annonce l'orage ;
Le petit oiseau même interrompt son chant pur.

Tu l'as dit quand la fleur, soit rose, ou lys cermeil,
Reçoit tous les matins les larmes de l'aurore,
Elle ouvre son calice aux rayons du soleil,
Après avoir goûté le pur baiser de Flore.

Mais si la douce aurore un jour vient à cesser
De répandre ses pleurs à l'aube matinale,
Et si Flore boudoise, oublie de baiser
Du calice entr'ouvert la blancheur virgineale,

Tu la vois s'incliner doucement sur sa tige...
Elle semble implorer de la terre un linceul
Pour couvrir à jamais sa fraîcheur, son prestige,
Et garder la blessure à son cœur pour lui seul.

Sainte-Cunégonde, 1896.

LÉONTINE.

LA VIE MONDAINE

ELLE ET LUI

(Un boudoir élégant ; il est onze heures du soir, Monsieur et Madame sont rentrés d'un dîner en ville ; la pelisse de Madame est sur une chaise, le pardessus de Monsieur sur une autre.)

M. de Lonnay.—Vous m'avez l'air, ce me semble, ma chère Edmée, toute morose et triste ce soir ?

Mme de Lonnay.—Vous voulez rire, Henri. Sans doute, le chagrin qui vous tient si fort depuis que nous sommes rentrés, vous fait croire que tout le monde a envie de pleurer.

M. de Lonnay.—Le chagrin !... De quel chagrin voulez-vous parler ? Et comment pouvez-vous trouver que j'ai l'air d'avoir du chagrin ?

Mme de Lonnay.—Mon Dieu ! que les hommes sont donc drôles ! Dites leur qu'ils ont du chagrin, ils vous diront que vous vous trompez et qu'ils n'ont jamais été plus gais de leur vie ? Complimentez-les sur leur air joyeux et leur bonne mine, ils vous conteront aussitôt le chapelet de leurs tourments. Enfin, que ce soit chagrin ou autre chose, vous n'en êtes pas moins triste, mon cher !

M. de Lonnay.—Toujours votre tristesse !... Eh ma foi ! voyons, dites moi ! Pourquoi donc ai-je l'air triste, ce soir ?

Mme de Lonnay.—Ce n'est pas difficile à voir. Depuis tantôt une heure que nous sommes revenus de chez la baronne de Monprêt, vous êtes là, étendu dans votre fauteuil, les pieds dans la cheminée, bâillant à vous décrocher la mâchoire, soupirant à fendre l'âme, battant l'air de vos bras étirés ; en un mot, tous ceux qui vous verraient geignant de la sorte, vous prendraient, ma parole, pour une âme en peine.

M. de Lonnay.—Vous n'êtes pas charitable pour moi, Madame mon épouse ; et je ne comprends pas, d'ailleurs, que vous puissiez me croire triste après l'excellent dîner que nous venons de faire.

Mme de Lonnay.—Les maris me font toujours rire ! Voilà Monsieur mon mari qui tient absolument à me prouver qu'il est gai et souriant ; gai comme un bonnet de nuit, je veux bien le croire, mais pas autrement... Enfin, Henri, si vous n'êtes point triste, alors avouez franchement que vous me boudiez ce soir.

M. de Lonnay.—Que je vous boude !... Moi ! ! En voilà bien d'une autre maintenant ! Et pourquoi vous bouderais-je ? C'est vous, au contraire, ma chère, qui êtes piquée de la gaieté que j'avais au dîner de la baronne et qui voulez me taquiner maintenant.

Mme de Lonnay.—Moi ! piquée ! ! Et de quoi ? Parce que vous causiez d'une manière animée avec

Mme de Germiny, avec la belle Hélène, comme on l'appelle !... Allons donc ! Vous aviez beau rouler des yeux tendres tout le temps du repas, je n'y prenais point garde. Je ne serai jamais assez sotte pour être jalouse de toutes les personnes qui vous approchent, et encore moins d'une femme de quarante-cinq ans ! A propos de jalousie, quel Othello vous faites, mon cher, à l'égard du vicomte de Prestambeau !

M. de Lonnay.—Les femmes n'abordent jamais de front les difficultés ; mais elles donnent un croc-en-jambe à la vérité et glissent à côté du sujet sans même l'effleurier. Mais vous ne me ferez point prendre le change, ma chère ! Vous savez mieux que moi, Edmée, que ce n'est point de Mme de Germiny que j'ai voulu parler ; c'est de la belle Henriette de Préville, avec qui je joue la comédie ce mois-ci ! Nous avons de très longs rôles et nous aurons besoin de nombreuses répétitions. Vous ne dites rien maintenant, madame, et vous ne pouvez rien dire ! Henriette est fort jolie, parole d'honneur, et la froideur que vous montrez pour elle, vous autres femmes, m'est d'ailleurs le plus sûr garant de sa beauté !

Mme de Lonnay.—Mon Dieu ! Henriette n'est pas une beauté si rare que l'on n'en voie point beaucoup de semblables tous les jours. C'est un de ces visages sans expression dont on ne peut dire ni du bien ni du mal ; mais, si vous sortiez une après-midi avec moi, je vous ferais voir cent personnes qui sont plus jolies qu'elle.

M. de Lonnay.—Quand une femme ne trouve rien à dire du visage d'une autre femme, c'est qu'elle est fort jolie : je note votre appréciation, ma chère !

Mme de Lonnay.—A propos, Monsieur mon mari, vous jouez donc la comédie. Est-ce que ça reviendrait à la mode, cette sotte manie de faire rire tout un salon entre deux paravents ?

M. de Lonnay.—Enfin ! je constate avec plaisir que Mme de Lonnay est jalouse de ce que M. son époux joue la comédie avec Mme de Préville.

Mme de Lonnay.—Je suis jalouse, allons donc ! Ne parlez point de jalousie, Othello blanc que vous êtes. Je suis fâchée de voir que l'on joue la comédie ce printemps, mais, puisque c'est à la mode, nous jouerons donc nous aussi la comédie, pour ne pas rester en arrière : une femme du monde doit toujours marcher en avant de la mode.

M. de Lonnay.—Ah ! vous jouez la comédie, vous aussi ; et quelle comédie, je vous prie ?

Mme de Lonnay.—Ça ne peut vous intéresser beaucoup. Je m'occupe bien, moi, de la comédie que vous jouez avec Mme de Préville ! Que m'importe ! Pourtant, si cela vous tient au cœur de connaître ce que je jouerai, sachez que j'accepte la proposition que me faisait ce soir M. de Prestambeau, et que nous jouerons cet hiver le *Caprice* de Musset.

M. de Lonnay.—Ce ne sera point chez moi en tous cas, Madame !

Mme de Lonnay.—Et qui vous dit que ce sera chez vous, ô more de Venise ! Ce sera chez la baronne de Monprêt. Elle fera *Madame de Léry* et moi *Mathilde*. C'est déjà tout convenu et nous répéterons mercredi prochain. J'écrirai demain à la baronne !

M. de Lonnay.—Et moi, Madame ? Vous ne me comptez donc pour rien ? Je ne suis donc rien pour vous ? Vous ne jouerez pas cette comédie sans mon consentement, entendez-vous, Edmée ?

Mme de Lonnay.—Voilà bien les hommes ! Me demandiez-vous la permission de jouer avec Mme de Préville ? Non... Eh ! bien ! je n'ai que faire de votre consentement et je jouerai *Un caprice*.

M. de Lonnay.—Mais, Madame...

Mme de Lonnay.—Et si ça ne vous plaît, monsieur, le divorce est là.

M. de Lonnay.—Voyons, Edmée, ma chère, ne nous fâchons pas. (Il se lève). Eh ! bien, oui ! je suis jaloux, jaloux de vous. Et c'est ce qui me rend morose et chagrin. Mais comment ne me feriez-vous point perdre la tête, Edmée, avec votre coquetterie ?

Mme de Lonnay.—Vous êtes jaloux, monsieur ? (éclatant de rire) Ah ! vous êtes jaloux de M. de Prestambeau ?

M. de Lonnay.—Ne me parlez plus de ce Prestambeau du diable ! Je suis jaloux de tout le monde, Ed-

mée, et cela, parce que je vous aime... (il se jette à ses pieds) parce que je t'aime !

Mme de Lonnay.—Je t'aime aussi, vilain bideur ! Mais promets-moi de ne plus boudier comme tu l'as fait ce soir.

M. de Lonnay.—Je te le promets, Edmée, la leçon me servira.

Mme de Lonnay.—A ce compte, je te pardonne... Mais nous jouerons le *Caprice* ensemble et vous ne jouerez point avec Mme de Préville.

M. de Lonnay (riant).—Ah ! Mme de Préville ! La comédie ! Ce n'était qu'une histoire, ma chère !

Mme de Lonnay.—Alors, M. de Chavigny embrassez votre *Mathilde*. Vous êtes pardonné. (La comédie finit dans un baiser.)

GASTON ROUTIER.

LE PATRIARCHE

C'était par une chaude journée d'été, le soleil brillait au zénith de tout son éclat ; les cigales faisaient retentir l'air de leur cri monotone ; les chanteurs ailés des bois envoyaient aux échos leurs savantes modulations, leurs chants joyeux, et la terre toute parsemée de fleurs odoriférantes et de verdure, offrait l'aspect d'un riche palais, séjour de joie et de bonheur.

Tout était en fête sur notre planète ; ce séjour était pourtant rendu insupportable à quelques mortels.

Un vieillard, à barbe blanche, avançait sur la route poussiéreuse et blanche comme un long ruban d'argent. Derrière lui, à une centaine de pas, trois jeunes hommes, fort vaniteux, et par conséquent ridicules, voulurent faire les beaux-esprits et se divertir aux dépens du pauvre vieux, qui s'avancait lentement, courbé sous le poids des ans.

Un des jeunes gens allonge le pas et se trouve bientôt à côté du vieillard.

Il le salue ainsi :

—Bonjour, patriarche Abraham !

Le vieillard, qui était bonhomme, crut à une aimable plaisanterie et répondit :

—Bonjour, jeune homme.

Le second arrive peu après et salue ainsi :

—Bonjour, patriarche Isaac.

Le vieillard soupçonne alors une moquerie, néanmoins il répète :

—Bonjour, jeune homme.

Enfin, le troisième arrive et prononce le salut suivant :

—Bonjour, patriarche Jacob.

Le vieillard le regarde sans colère et, lui mettant la main sur l'épaule, le force à s'arrêter un moment, puis il lui répond :

—Je ne suis ni le patriarche Abraham, ni le patriarche Isaac, ni le patriarche Jacob ; mais puisque vous tenez, toi et tes camarades, à me connaître ; je vous dirai mon nom. Je suis Saül, je venais à la recherche des ânesses de mon père, et je n'ai trouvé que ses ânes. Va répéter ma réponse à tes deux amis, afin qu'ils ne se trompent plus.

PAUL CALMET.

QUI DORT DINE

(CONTE ARABE)

Un homme très gourmand de poisson en acheta un, le remit à sa femme, lui demandant de l'appêter pendant qu'il allait dormir.

La femme se mit au fourneau, et, bientôt, subjuguée par la bonne odeur, s'adjudgea l'aliment ; mais, redoutant la colère du mari, elle s'avisait, durant le sommeil de celui-ci, de frotter les mains du dormeur avec les arêtes du poisson. Au réveil, le dormeur demande son poisson.

—Ton poisson ? mais tu l'as mangé.

—Mangé ? Quand ? s'écrie le mari.

—Mais tout à l'heure ! Sens donc ta main et tu verras.

—Tiens, c'est vrai, reprit l'éveillé en respirant l'odeur, c'est singulier, cependant, comme j'ai encore faim !